

L'État global

Le gouvernement du monde de Jean-François Bayart, Fayard, 438 p.

Globalia de Jean-Christophe Rufin, Gallimard, 496 p.

Julien Brault

Number 199, November–December 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18963ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, J. (2004). L'État global / *Le gouvernement du monde* de Jean-François Bayart, Fayard, 438 p. / *Globalia* de Jean-Christophe Rufin, Gallimard, 496 p. *Spirale*, (199), 52–53.

L'ÉTAT GLOBAL

LE GOUVERNEMENT DU MONDE de Jean-François Bayart

Fayard, 438 p.

GLOBALIA de Jean-Christophe Rufin

Gallimard, 496 p.

LES PUBLICATIONS traitant de globalisation ou de mondialisation fusent de toutes parts depuis quelques décennies et plus particulièrement depuis les attentats du 11 septembre. La plupart de ces ouvrages amplifient l'étendue du phénomène et insistent sur sa nouveauté, décrivant cette globalisation soit comme un monstre, soit comme une étape vers la paix sociale, selon qu'ils sont altermondialistes ou non. Les deux ouvrages parus ces derniers mois, l'essai de Jean-François Bayart et le roman de Jean-Christophe Rufin, se démarquent de ces simplifications par leur objectivisme. Dans sa postface, Rufin écrit : « *L'essayiste a le devoir de prendre parti; à tout le moins, c'est ce qu'on attend de lui. Le romancier doit, au contraire, s'en garder.* » Pas plus l'essai que le roman ne suggère de solution concrète : l'un propose un récit vivant qui incite à la réflexion dans le cadre « *d'une démocratie poussée à la limite de ses dangers* », l'autre explique avec une rigueur et une documentation exemplaire les ressorts intestins de la globalisation en écartant toute vision manichéenne des choses.

Utopie ou anticipation

Malgré ce qu'a pu dire Victor Hugo, les utopies d'aujourd'hui ne sont pas les réalités de demain. Qu'elle soit heureuse ou non, l'utopie est condamnée à rester dans son siècle, à le critiquer, à exacerber ses aspects pernicieux ou à le rendre caricatural. Bref, l'utopie tel qu'on l'a connue au ^{xx}e siècle et en ce début du ^{xxi}e, est plus une critique politique qu'une anticipation discursive.

Globalia s'insère dans la lignée de 1984 et du *Meilleur des mondes* dans la mesure où il propose une vision pernicieuse de l'évolution de la situation politique contemporaine. La société de *Globalia* est fondée sur le même principe que *Le meilleur des mondes* à la différence que l'abolition des familles est liée ici à la longévité extraordinaire de ses habitants plutôt qu'à l'élaboration des nouveaux-nés en laboratoire, que les réserves se nomment « non-zones » et que certaines différences techniques s'y font jour : le « multifonction », le recouvrement des villes par des bulles de verre, les canons à beau temps, etc. De même, *Globalia* emprunte à 1984 la tension propre à l'état de guerre qui rassemble contre un ennemi, alternativement l'Estasia et

l'Eurasia dans ce dernier, divers groupements terroristes plus ou moins existants dans la société décrite par Rufin : « *La cohésion en Globalia ne peut être assurée qu'en sensibilisant sans relâche les populations à un certain nombre de dangers : le terrorisme, bien sûr, les risques écologiques et la paupérisation. Le ciment social doit être la peur de ces trois périls et l'idée que seule la démocratie globalienne peut leur apporter un remède.* »

Les ONG, les associations caritatives, les congrégations religieuses, mais aussi les narcotrafiants, concourent à la globalisation d'une façon plus efficace encore que les grandes entreprises, dans la mesure où aucun d'entre eux ne paie les frais de douane, ni n'est soupçonné d'agir par intérêt national. Ainsi, les ONG s'installent souvent dans un pays à la suite de frappes militaires, qu'elles soient multilatérales ou non. Dans *Globalia*, cette nation omnipotente englobant la majeure partie de la terre, l'aide humanitaire dans les non-zones sert seulement à justifier sa suprématie militaire par une élévation morale équivalente. Ainsi, un pays, seul ou soutenu par une coalition, comme dans le cas de l'Irak ou du Vietnam, peut, par l'intermédiaire de frappes, ouvrir la porte à une kyrielle d'organismes à caractère transnational alors qu'il avait été jusque-là isolationniste. Malgré leur gangue de neutralité, les ONG recourent à la sous-traitance privée et agissent souvent sous l'égide inavouée d'une nation.

Quant aux narcotrafiants et aux contrebandiers, ils occupent une fonction déterminante dans la médiation de la globalisation : ils étendent la consommation par-delà les frontières, contribuent donc à l'expansion des marchés et renforcent les frontières en justifiant le déploiement d'infrastructures pour protéger ces dernières. De surcroît, leurs activités serviront éventuellement de prétexte au gouvernement en place pour abroger des libertés civiles.

Subjectivation et États-nations

Jean-François Bayart démontre que l'État-nation n'est pas prêt de s'éteindre. La globalisation se poursuivant depuis deux siècles, il minimise l'influence d'Internet dans ce phénomène, l'avènement du télégraphe et du téléphone ayant été, selon lui, tout aussi marquant. L'ap-

port d'Internet, au même titre que celui de l'avion, du portable ou de la télévision, a contribué à une « *compression du temps et de l'espace* » et ainsi, à la globalisation.

Le transnationalisme a façonné l'État-nation tel qu'on le connaît aujourd'hui : il le précède et lui est consubstantiel. Car c'est seulement en évoluant au sein de ses homologues que l'État-nation reste possible. Les frictions, conflits, coalitions, différends juridiques et chocs culturels, tout comme l'ONU ou les Jeux olympiques, sont une condition *sine qua non* à la survie de l'État-nation. Autrefois, le peuple s'identifiait à l'oligarchie et, en temps de guerre, aux généraux triomphants; de nos jours, il s'identifie aux grands sportifs et, plus rarement, au chef d'État le représentant dans les relations diplomatiques. Dans le cadre de la globalisation contemporaine, le nationalisme relève moins d'une identification positive à des vertus ou des idéaux communs que d'un désir de différenciation. On s'identifie à un gouvernement pour se démarquer d'un autre qui est bien pire; on vote pour ce qu'un gouvernement n'est pas et non pour ce qu'il est.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'accélération de la mondialisation provoque une recrudescence du nationalisme et ne s'oppose donc d'aucune manière à la survie de l'État-nation. C'est au moment où l'accélération des migrations a atteint un sommet au début du ^{xx}e siècle que l'État-nation est apparu plus fort que jamais. Le phénomène de diaspora et de ghettoïsation des ethnies nouvellement émigrées a engendré à son tour le racisme. Et le racisme a donné jour ensuite à un nationalisme préjudiciable qui s'est exprimé sous la forme du fascisme et du nazisme.

Dans son souci de relativiser et de contester l'exagération par la démythification et l'explication méthodique, Bayart va peut-être un peu loin, et à force d'objectivisme, en vient à nier l'homogénéisation de la culture : « *Pour autant, elle [la globalisation] ne se traduit nullement en une homogénéisation des "styles de vie" alors même que les pratiques de subjectivation se mondialisent. [...] Car la réception est création, et l'unité hétérogénéité. La matière historique, sociale, culturelle retravaille ce mouvement général d'individuation d'une situation à l'autre, et l'"interaction mutuelle généralisée", loin de niveler le paysage du monde, procède, répétons-le, par*

INTIME TÉMOIN

mise en relief de la singularité. » Il explique que la même bouteille de *Coca-Cola* remplit diverses fonctions à travers le monde, endossant tant les connotations à caractère culturel qu'individuel. Certes, mais il n'en reste pas moins que concrètement, tous procèdent à la déglutition d'un même produit et que cette différence de connotation est toute virtuelle.

UNE POLITIQUE DE LA DOULEUR. POUR RÉSISTER À NOTRE ANÉANTISSEMENT de Paul Chamberland
VLB éditeur, « Le soi et l'autre », 283 p.

L'hygiène du « Globalien »

Le « Globalien », dans le roman de Rufin, est obsédé par ce que Bayart nomme « *les techniques globales du corps* », ce terme comprenant aussi bien les cosmétiques, les vêtements, les accessoires liés à la sexualité que les techniques sexuelles en elles-mêmes, mais aussi, ce dont Bayart, contrairement à Rufin, a étrangement omis de traiter, la chirurgie esthétique. Ainsi explique-t-il que la globalisation s'est propagée, à l'époque coloniale, par la diffusion de vêtements, de savon, de l'hygiène personnelle et de la médecine parce que, aussi profond soit-il, le clivage socioculturel qui oppose un peuple à un autre ne peut aller au-delà de la dimension corporelle. Encore aujourd'hui, les cosmétiques jouent un rôle prépondérant dans la mondialisation et l'on n'a qu'à songer au succès de *l'Oréal* à travers le monde pour s'en convaincre. Il est à noter que, dans *Retour sur le meilleur des mondes*, Huxley traitait en d'autres mots des « *techniques globales du corps* », en prenant pour exemple... les cosmétiques : « *l'émulsion que les propagandistes ont si habilement associée, au moyen de symboles trompeurs, à un désir féminin profond et quasi universel.* »

La solution que propose Bayart s'adresse plus aux chercheurs et aux politologues des « *global studies* » qu'au citoyen responsable, car cette solution, c'est l'attente. Ce qu'il veut communiquer, c'est que la globalisation, dont on s'inquiète de plus en plus, est en marche depuis « *le moment impérial* », et que le chercheur devrait attendre avant de crier à la mort de l'État ou à la révolution. Quant à Rufin, bien qu'il se défende de proposer une solution, il en suggère officieusement une. En faisant du *Walden ou la vie dans les bois* de Thoreau un leitmotiv dans son roman, et en expulsant son protagoniste dans les non-zones où il se sent libre et heureux, Rufin insinue que tout le fard de la société, toutes « *les techniques globales du corps* », ne concourent pas nécessairement au bonheur et que ce dernier peut se trouver dans le plus grand dénuement. Dans *Globalia*, l'entreprise privée est un appareil non moins redoutable de gouvernementalité, dans sa dimension coercitive, que l'État. Ainsi, le roman oppose au paroxysme d'institutionnalisation de sa société imaginaire la devise de Thoreau : « *Le meilleur gouvernement est celui qui gouverne le moins.* »

JULIEN BRAULT

« L'ÉPREUVE est d'abord celle d'un entier mutisme. » Ce qui vient au commencement n'est pas l'angoisse de la page blanche, mais un néant mordant, sur lequel vacille le poids de l'impensé et des ratures. Toute phrase, comme trace témoignant de la double expérience de la pensée et de l'écriture, naît d'un arrachement, d'une extraction douloureuse. Ce que Paul Chamberland nous donne à lire dans son dernier essai procède du fragmentaire en ce sens que, même si le fil du livre est — dans la mesure du possible — suivi, il menace constamment de rompre ou de s'interrompre, de frapper le mur de l'indicible. « *Avant ce qui suit, des pages et des pages ont été raturées* », énonce-t-il d'emblée. Il y a là une exigence rigoureuse, un aveu de fragilité, une rare et lumineuse humilité.

Car écrire, aujourd'hui, fait mal. Chaque mot se paye par le risque de tomber dans les abîmes de silence que l'on frôle, d'être piégé, ravalé, que le souffle soit coupé net. « *Persister à écrire, dans ces conditions, c'est consentir à tourner en boucle dans l'écrit en en faisant le lieu d'une épreuve radicale du réel.* » Sans cesse le sujet fait face à la possibilité de ne plus savoir que « *bégayer seulement, bégayer, toutoutoutoujours/bégayer* », comme le balbutie Paul Celan. Pourtant, en dépit de l'ombre des hoquets et du vertige qui plane sur l'acte scripturaire, quelque chose qui tient de l'urgence et de la nécessité — au sens où l'entendait Paul-Émile Borduas en clamant : « *Place aux nécessités!* » — pousse à écrire, à consentir à écrire. Malgré le « *sentiment de la fin* » qui le dévore, le sujet sait et sent qu'il ne pourrait pas ne pas écrire, ni écrire autrement.

« D'où ça parle, d'où ça écrit ? »

La question de l'énonciation, pour Paul Chamberland, se pose de manière cruciale. Dans la lettre adressée « *à un ami lointain* » qui ouvre son recueil *Au seuil d'une autre terre*, il notait, poursuivant à sa manière la distinction établie par Benveniste et reprise par Lacan entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation : « *Je ne suis pas le propriétaire de ma pensée, mais je ne prends pas ma dictée d'une baudruche autiste. S'il y a dictée, elle me vient de toi, bien que l'énoncé reste à ma charge.* » La provenance des mots écrits sème le doute : ils sont, peut-être, dictés. Si l'idée de la dictée est assez présente en poésie — c'est Rimbaud avec son archet, Léo

Ferré avec son magnétophone, ou encore Roberto Juarroz qui se questionne : « *Qui est donc au-dedans, en plus de moi? Ou peut-être n'y suis-je pas, peut-être ai-je laissé la place/pour qu'un autre me dicte?* » —, il en va, d'ordinaire, autrement dans l'essai. Bien qu'il puisse recourir au lyrisme, le « *je* » de l'essai, depuis Montaigne qui écrivait « *Je suis moi-même la matière de mon livre* », ne se pose pas comme étant un autre, tel que la formule féconde de Rimbaud le cristallise.

Or, chez Chamberland, le « *je* » de l'essai, comme le « *je* » du poème, n'est pas un sujet qui note ses épanchements émotifs ou idéologiques, mais plutôt une subjectivité qui tente, en en assumant l'énoncé, de rendre compte d'une voix, qui n'est pas la sienne et dont l'énonciation se trame au plus intime. Le dialogue qui fonde l'écriture a lieu d'« *un sujet énonciateur irréparable* » à « *une irréductible singularité* ». Entre ces deux instances, une écoute, l'écoute « *d'où ça parle, d'où ça écrit* » et dont l'écho joue « *la mise en scène de l'écriture et de l'écrit* ». L'écriture essayistique consiste ici à rendre cette expérience de l'ordre de la sensibilité et de la singularité. En cela, elle est un témoignage, non pas d'un vécu, mais d'un travail, d'un cheminement de la pensée, parfois titubant — comment ne le serait-il pas? —, qui s'emploie à traverser le chaos et l'impensé, à aller au-delà de l'inhumain et de « *l'autisme social* » pour rejoindre et faire résonner la force qui réside dans la faiblesse de chaque être humain. Le témoignage est porté vers l'autre et traversé par lui : « *Comment m'y prendre pour tourner l'expression de la pensée en une adresse à l'autre? Qui rejoindre en moi, qui rejoindre en vous pour dire comment nous affecte le cours du monde?* »

Les mots d'un seul

Les menaces, réelles et terribles, contre lesquelles Paul Chamberland lutte de toutes ses forces et de toutes ses faiblesses, sont celles de la désespérance, de la déshumanisation et de l'anéantissement de toute vie sur Terre. Ce qu'il pourfend : l'autisme social, « *le déni de la faiblesse* » et « *la politique de la colère et de la haine* » qui motive meurtres et mensonges. Cela nous concerne tous, en dépit du déni généralisé, de l'indifférence crasse. Ces ombres, qui pèsent sur nous et nous transpercent, ne peuvent être décrites et décriées que par le biais du